

UNITE ET DIVERSITE DANS LA CORESPONSABILITE EDUCATIVE

María Nieves Tapia*



“Nous continuerons d’avancer ensemble, laïcs et religieuses, croyants et non croyants, tous ceux qui partageons en coresponsabilité la mission éducative”

I- QUATRE CONCEPTS FONDATEURS

Il me semble important de développer les concepts de complémentarité et de coresponsabilité dont on va parler, en une séquence de quatre termes qui tentent d’exprimer l’essentiel, d’un point de vue spirituel et pastoral : fraternité, complémentarité, réciprocité et unité

I.1.- FRATERNITE

Quand dans l’Eglise nous affrontons un renouvellement, nous éprouvons le besoin de revenir aux vérités solides de base, celles qui semblent trop suées et que nous laissons trop rapidement de côté.

Dieu est amour, entre dans la conception que nous avons d’une communauté, de même que nous sommes tous ses fils, et entre nous des frères : (Cf. Jn 2-4). Cette reconnaissance de notre identité fondamentale, fraternelle, devrait toujours être au-dessus et à la base de toute considération quelque soit notre grâce d’état, notre état civil, l’âge que nous avons : nous sommes tous fils d’un même Père, et pour cela sujets à la même dignité de l’amour.

Dans l’organisation de la vie commune d’une congrégation ou d’une école nous avons besoin, de structures, d’institutions, d’organisations, d’autorités. Nous pouvons cependant perdre de vue l’essentiel, qui est : construire une seule famille. Dans ce cas, il n’est pas clair non plus qu’un musulman, un athée, un laïc, un garçon, une fille, soient fondamentalement et avant tout nos frères.

I.2.- COMPLEMENTARITE.

Que nous soyons tous frères ne signifie pas que nous sommes tous identiques : nos contributions sont complémentaires. Il nous arrive de perdre de vue que tous ont quelque chose à apporter à la communauté : ceux qui en termes humains ou professionnels peuvent paraître « moins » -les pauvres auxquels nous nous adressons, les petits enfants, les parents moins évolués...-, tous ont quelque chose de spécifique à apporter à la communauté.

Penser à la complémentarité est un défi spécial lancé au « vivre ensemble » des points de vue et des idées différentes dans la communauté. On court le risque de considérer les différences comme des “menaces” plus que comme des opportunités d’enrichissement. Peu à peu on tente de persuader que celui qui ne pense pas comme moi « dévie » ou s’exclue de la communion. Le plus difficile est bien de reconnaître la splendeur de la vérité (Cf. Jn 17, 21-26). L’acceptation et l’accueil de la différence comme enrichissant la communion est un exercice nécessaire mais difficile. Peu à peu il nous est plus facile d’accueillir et de comprendre les plus éloignés de nos convictions (dialogue œcuménique, avec des personnes athées, etc.) que la religieuse ou le professeur qui ont des opinions différentes.

* Coordinatrice du Programme National d’Education Solidaire du Ministère de l’Education, Sciences et Technologie, et Directrice Académique du Centre latino américain d’Apprentissage et Service Solidaire (CLAYSS) Buenos Aires (Argentine).

Nous devrions cultiver une ascèse de la reconnaissance et valorisation de la différence pour que puisse se réaliser la complémentarité. Jésus nous dit : « car Dieu fait lever son soleil sur les méchants et sur les bons, et tomber la pluie sur les justes et sur les injustes, car vous faites acception des personnes... ». La tolérance de la différence est première. Saint Paul lui-même le recommande aux premiers chrétiens : « Supportez-vous les uns les autres... » Col 3, 13 parce que dans la communauté primitive il fallait se supporter mutuellement.

I.3 RECIPROCITE.

Pour arriver aux relation indiquées dans le Commandement Nouveau : « *Aimez-vous les uns les autres* », il nous faut approfondir : reconnaissance et valorisation de notre fraternité radicale, nécessaire et courageuse complémentarité dans la différence.

Une sérieuse ecclésiologie de communion insiste sur le lien crucial que nous enseigne le Commandement Nouveau : « Aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés » (Jn 15, 12). Ce lien d'amour réciproque est celui qui nous permet de mériter la présence de Jésus au milieu de nous, présent entre les siens aujourd'hui aussi : « *Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux* » (Mt 18, 20)

Il y a eu des moments dans l'histoire de l'Eglise où la présence de Jésus dans l'Eucharistie, la célébration liturgique, a pris une place si forte que se sont estompées d'autres « présences » centrales dans la primitive Eglise, comme la présence de Dieu dans la Parole, la présence de Dieu dans le frère...

La présence de Jésus, « au milieu » de la communauté où se vivait l'amour réciproque, était une présence clairement vécue, particulièrement visible dans cette « *chaleur du cœur* » sentie par les disciples d'Emmaüs (Lc 24, 32). L'institutionnalisation de la vie de communauté peut faire perdre de vue cette présence réelle promise par Jésus, aussi réelle que la présence Eucharistique, et qui d'une manière similaire demande une préparation spirituelle pour être méritée.

S'exercer à reconnaître la présence de Jésus parmi nous, pouvoir le reconnaître lorsque nous vivons dans l'amour réciproque mais aussi quand nous le perdons et devons reconstruire Sa présence entre nous. C'est une dynamique communautaire valide tant pour les religieuses que pour les laïcs, et indispensable pour vivre entre tous une réelle communion.

I.4 UNITE

Jésus à la dernière Cène dit : « *que tous soient un, Père, afin que le monde croie* ». Jésus établit un lien direct entre unité et crédibilité de l'Eglise. Le scandale de nos divisions ne se termine pas en schismes : les disputes dans nos communautés n'ont rien à envier au pire des affrontements politiques. C'est un motif de scandale pour les croyants et incroyants.

Privilégier ce qui nous unit en le mettant au-dessus de ce qui nous sépare, valoriser comme une richesse la différence, faire tous nos efforts pour que règne dans la communauté éducative une authentique unité, ne sont pas des questions théoriques. Cela fait partie de la vie quotidienne de la communauté chrétienne ; c'est l'unique garantie d'un authentique renouvellement dans l'Esprit et de crédibilité face aux non croyants. En ce sens je voudrais insister sur deux axes en vue de l'unité. L'unité entre ceux qui -laïcs ou consacrés- partagent la même foi en Christ, et la recherche de relations fraternelles et évangélisatrices, au-delà du partage de la foi, dans l'ensemble de la communauté éducative.

II – LAICS ET RELIGIEUSES : DANS LA DIVERSITE DES CHARISMES ET DES APPELS VERS UNE UNITE EFFECTIVE.

II.1 – PERSPECTIVE HISTORIQUE: “SE HATER” AVEC LA PATIENCE DU “LONG TERME”.

Tout au long du document du Chapitre le mot « se hâter » se répète. Je crois qu’il est très pertinent de penser qu’il faut se hâter d’admettre le changement ecclésial annoncé par le Concile Vatican II il y a 40 ans, et exprimé dans *christi fidei laici* et dans la réforme du Droit Canon. Il manque encore dans la vie concrète du peuple de Dieu la mise en valeur de l’être et de la mission du laïc et l’ouverture à de nouvelles formes de communion ecclésiale avec les *christi fidei* consacrés.

« Se hâter » pour donner vie aux ordres du Concile est de notre responsabilité, mais il faut prendre conscience que les temps de l’Eglise sont toujours à « long terme ». L’historien français Fernand Braudel soutient qu’il y a des changements historiques qui se réalisent à court terme, d’autres à moyen terme ou conjoncturels, et quelques-uns à long terme ou structurels. A court terme changent les Gouvernements. A moyen terme changent les structures socio-économiques, mais les mentalités changent toujours à long terme, et cela peut durer des siècles...Braudel donnait comme exemple : un peuple peut changer rapidement de Gouvernement, même de forme de Gouvernement en un an ou deux, mais changer la manière de célébrer le culte et d’enterrer les morts peut demander des milliers d’années.

Les grands changements dans l’Eglise se font par définition à long terme. Depuis le moyen âge l’Eglise a défini la vie consacrée comme « état de perfection », ce qui donnait à la vie laïque la condition intrinsèque « d’imperfection ». Il faut reconnaître que la vocation laïque a été redécouverte seulement à la fin du XIX et début du XXème siècle. Elle a été promue d’abord par l’intervention de l’Esprit Saint à partir de charismes qui ont mis l’accent sur le rôle de l’éducateur laïc (don Bosco), du travail humain (Escriva de Balaguer), et de l’appel universel à la sainteté avec Marie comme modèle (P. José Kentenich, Chiara Lubich), pour n’en citer que quelques-uns. Vatican II a recueilli ces expériences dans son ecclésiologie sur le Peuple de Dieu (*Ecclesiam Suam*), et Jean Paul II leur donna une grande impulsion avec le Synode sur les Laïcs avec *Christi fidelis Laici* (CL), ainsi que la réforme du Droit Canon, qui a ouvert aux laïcs de nouveaux rôles dans l’Eglise.

Pour les temps de l’Eglise, un demi siècle est un moyen ou un court terme. Pour cela il est bon de trouver un sain équilibre entre le nécessaire « hâtons-nous » -parce que ce pas doit se faire en notre temps et ce que nous ne faisons pas retarde ou rend difficile l’incarnation de cet appel de l’Esprit- et d’autre part assumer que tout ce que nous faisons portera des fruits à long terme.

En ce sens il faut avoir conscience que la vision de Vatican II : une Eglise Peuple de Dieu, une Eglise communion entre tous les *Christi fidei*, laïcs ou consacrés, s’incarnera en un processus historique. Il faut dépasser les manières de faire qui viennent de siècles antérieurs, qui ne se dépassent pas d’un jour à l’autre, qui demandent une réflexion bien menée. Justement parce que ce sont des manières de faire culturelle très établies, ce sont elles que nous considérons comme normales et ne pas nous arrêter pour les remettre en question nous empêche de changer.

Certains laïcs agissent comme si mettre en valeur la vocation laïque était comme « la lutte des classes » ou une dispute syndicale. Ils soutiennent que la vocation de laïc ne peut se réaliser parce que les Evêques ne leurs donnent pas d’espace, parce que la femme n’a pas sa place, parce que le Pape, parce que les curés... Cela est vrai qu’il y a des attitudes qui doivent changer du côté de la hiérarchie et des religieux ; mais aussi il y a des choses qui ne changent pas à cause de l’attitude des laïcs, qui maintiennent des attitudes de dépendance

extrême, d'imitation de rôles, de confrontations non nécessaires, de manque d'initiative et créativité pour répondre aux défis qui se posent...

Du côté des religieux il y a une inertie qui a quelque chose à voir avec la formation religieuse elle-même. L'être et la mission du laïc ne sont pas normalement un sujet d'étude dans la formation religieuse. Le charisme que l'Esprit Saint a déployé sur les mouvements de laïcs du dernier siècle n'est pas normalement un motif d'étude dans les séminaires ni dans les instituts de formation religieuse. Il y a méconnaissance de la vocation du laïc, sur les champs nouveaux ouverts à son action

Cependant, un des grands héritages de Jean Paul II a été justement sa compréhension et sa mise en valeur de l'identité du laïc, et le souffle qu'il a donné au développement de grands mouvements laïcs (San Egidio, Schoenstatt, Focolaries, Néocatécumenat, Communion et Libération et tant d'autres), ainsi que la mise en évidence de laïcs compétents dans les Académies des Sciences Vaticanes et autres organisations ecclésiales. On court le risque d'ouvrir une brèche importante entre la réflexion et la prise de conscience générée entre les laïcs les plus engagés et la conscience qu'en ont les prêtres, religieux et religieuses.

Aujourd'hui encore, les définitions qu'ont beaucoup de personnes consacrées sur ce qu'est un laïc, se font par la négative : les laïcs sont ceux qui ne sont pas consacrés, qui ne sont pas religieux. Une autre variante elle aussi limitative est la définition qui associe presque automatiquement la vocation du laïc au mariage. Vocations qui peuvent coïncider dans la vie d'une personne, mais qui constituent deux appels différents avec une entité propre.

Le langage ecclésial quotidien exprime bien cette inertie. Des expressions comme avoir « la » vocation perdurent encore -comprise par consécration par les vœux-. Trop souvent la vocation de laïc se perçoit par les mêmes laïcs comme une vocation « résiduelle » ou à écarter : si quelqu'un n'a pas « la » vocation il reste laïc.

La consécration du monde comme espace de réalisation de l'être et de la mission du laïc est une question complexe et souvent nouvelle pour l'Eglise. Il y a une légitime autonomie de l'ordre séculier, qui se fera par l'ouverture d'espace pastoraux où se vit la suite de Jésus pour les laïcs engagés dans le social là où ils sont -la « pastorale par secteurs » ou les « agoras », comme les définis Jean Paul II dans *Centesimus Annus*-, non seulement dans les paroisses et écoles mais dans un dialogue nécessaire entre laïcs engagés dans le domaine de la politique, la culture et la société et les évêques, théologiens et consacrés qui rédigent les documents ecclésiaux qui on l'espère éclairent la vie du peuple de Dieu, et de tant d'autres.

Un travail systématique et conjoint entre religieuses et laïcs, serait nécessaire pour « hâter » les temps d'une authentique communion : révision et dépassement des inerties qui ont quelque chose à voir avec le langage, les images, et les formes d'accompagnement pastoral que nous associons aux vocations de laïcs et de consacrés.

II. 2.- “CORDIALE APPARTENANCE” ET PARTAGE VITAL DU CHARISME DE FONDATION.

« Se hâter » dans la vie de l'Eglise peut demander de revenir aux origines : dans les communautés chrétiennes primitives les rôles d'autorités étaient plus proches de la communauté et plus interchangeable. Il n'y avait pas de frontière délimitée entre ce que pouvaient faire les vierges et les non vierges. Au centre de la vie de l'Eglise, en une conscience très profonde, il y avait ce que Paul exprimait dans ses discours sur les charismes aux Corinthiens : tous ne sont pas la tête ni les mains... mais tous forment le corps du Christ (Cf. 1 Co 12, 12-31)

Cette merveilleuse métaphore de l'unité s'est réduite tout au long des siècles à signaler ceux qui sont la tête et ceux qui sont les mains, et les mains sont là pour faire ce que leur dit la tête. Une lecture attentive de Saint Paul nous invite à valoriser ceux qui dans notre communauté éducative sont le cœur qui veille et donne l'impulsion, le muscle qui peut

apporter un plus d'impulsion, l'os qui maintient l'unité, et donc prendre conscience que l'exercice de l'autorité n'est pas nécessairement l'unique relation possible.

En relation directe à un regard sur « l'unité dans la diversité » du Corps du Christ et de la communauté, Von Balthasar parle du « charisme pétrinien » (celui qui est associé à l'autorité hiérarchique) et du « charisme marial » dans l'Eglise. Ce thème fut repris par Jean Paul II dans *Mulieris Dignitatem* pour signaler que dans l'Eglise la primauté est donnée au marial -et féminin- de l'amour. « *Ce profil marial est aussi fondamental et caractéristique de l'Eglise — sinon davantage — que le profil apostolique et pétrinien, auquel il est profondément uni. (...) La dimension mariale de l'Eglise précède la dimension pétrinienne, tout en lui étant étroitement unie et complémentaire.* » (MD 27, note 55). Par définition, religieuses et laïcs nous sommes l'expression du charisme marial, et cette « imitation de Marie » devrait être un chemin spirituel commun pour laïcs et consacrés.

Je ne voudrais pas que ces références paraissent excessivement spirituelles ou théologiques, parce que valoriser l'être et la mission -kérygme- des laïcs et consacrés implique de nombreuses conséquences pratiques pour la vie concrète d'une communauté éducative.

En ce sens je voudrais signaler trois défis concrets.

a- Nécessité de trouver de nouveaux espaces pour les laïcs engagés dans le charisme de la Compagnie :

L'Esprit Saint a offert à la Fondatrice de la Compagnie de Marie Notre-Dame un charisme qui doit être vécu par les laïcs et les religieuses dans un espace de cordiale appartenance, de fraternité, d'amour réciproque. Il y a sûrement dans chaque communauté un petit groupe, équipe de direction, professeurs laïcs, ou parents d'élèves qui sont particulièrement proches de la spiritualité et de la vie quotidienne de la Compagnie.

Dans les congrégations plus récentes il y a des espaces prévus dans les Statuts pour ces laïcs qui se sentent spécialement engagés dans le charisme de fondation (comme les « coopérateurs » salésiens, ou les laïcs associés à l'institut séculier de Shoenstatt). Cependant, ces figures juridiques ne sont pas indispensables, et il n'est pas nécessaire de faire des réformes de structures ni de modifier les statuts, pour ouvrir des espaces de rencontre aux laïcs qui se sentent identifiés avec le charisme. Ces espaces où ils peuvent s'approprier le charisme par eux-mêmes ou accompagnés par des religieuses sont très riches, et aident les laïcs : comme un accompagnement spirituel, et une autre entité, moins dissymétrique, contribue elle aussi à favoriser le dialogue avec les religieuses.

En ce sens un défi important serait de créer des espaces d'appartenance qui d'une certaine manière rendent visibles les liens des laïcs qui partagent le plus étroitement la vie du charisme avec les religieuses. Espaces où ils peuvent être alimentés spirituellement par celui-ci, et peuvent plus « familièrement » être en lien avec les religieuses, même dans les prises de décisions.

Il ne s'agit pas de « déléguer des tâches aux laïcs » lorsque nous n'avons pas de vocations, seulement pour occuper les « charges » qui autrefois étaient exclusivement confiées aux religieux et religieuses. Nous savons que des congrégations ont donné « hardiment » des responsabilités dans les œuvres, avec peu ou pratiquement aucune préparation ou accompagnement spirituel durant la transition.

Nous voulons dire qu'inventer de nouveaux espaces pour les laïcs ne consiste pas dans des décisions stratégiques de distributions de recours humains, mais a quelques chose à voir avec une ecclésiologie de communion. Il s'agit de partager des responsabilités avec les laïcs, mais aussi de promouvoir d'autres types de rencontres et d'accompagnement spirituel, affectif, de convivialité partagée du charisme.

En ce sens de nombreuses congrégations ont commencé à promouvoir leurs propres mouvements de jeunes, qui sont non seulement semences de vocations religieuses mais

aussi espaces de commune croissance pour les nouvelles générations de personnes -laïques et religieuses- liées à un même charisme.

Il a des congrégations qui ont réussi à créer des mouvements de jeunes : espaces d'appartenance pour les étudiants plus convaincus, où jaillissent des vocations. Un changement paradoxal se produit donc pour ces Ordres religieux qui ont cependant des collèges énormes sans vocations.

b – Promouvoir la coresponsabilité de tous les laïcs de la communauté éducative

Cette option pour une convivialité du charisme permet la croissance de la coresponsabilité avec tous ces laïcs qui sont disposés à l'assumer.

On parle normalement de coresponsabilité pour les adultes, surtout les équipes de direction et les professeurs. Cette coresponsabilité qui doit exister dans les équipes de direction –qu'elles soient de laïcs ou de religieuses- doit se vivre dans la mission éducative et évangélisatrice, mais aussi avec le personnel administratif et non enseignant

Une des choses qui pédagogiquement est de plus en plus claire : « le curriculum occulte de l'école » est dicté par les adultes qui vivent dans l'institution. L'école éduque à travers des discours explicites, des connaissances qu'elle transmet, mais éduque aussi par les modèles de vie ensemble qu'elle présente aux jeunes. Il y a des écoles où la portière est un personnage clé : l'attitude avec laquelle elle reçoit les enfants et leur famille dit plus de l'école que beaucoup « de missions institutionnelles ». Ces rôles laïcs d'évangélisation ne sont pas assez valorisés, et pourtant il ont eux aussi quelque chose à voir avec la mission éducative. Les laïcs qui occupent eux aussi des postes administratifs et non enseignants ont besoin d'un accompagnement spirituel et d'espaces de coresponsabilité pour pouvoir optimiser leur apport dans la communauté éducative.

De leur côté, les élèves peuvent être considérés comme laïcs en formation et collaborateurs de la mission évangélisatrice de la Compagnie. Il est important de considérer nos élèves comme des personnes qui sont en recherche de vocation parce qu'ils sont jeunes, il faut les accompagner pour discerner leur avenir. Aujourd'hui ce sont des laïcs, à accompagner comme tels et comme coresponsables de la mission évangélisatrice.

c – Les parents d'élèves : coresponsabilité et annonce de l'Évangile

L'école catholique est toujours partie d'un présupposé -tout au moins les pays comme l'Argentine, majoritairement catholique- : si les parents envoient leurs enfants au collège c'est parce qu'ils veulent pour eux une éducation chrétienne.

En réalité les familles qui envoient leurs enfants dans les écoles catholiques sont de plus en plus « terre de mission », spécialement dans les grands centres urbains. La génération qui envoie ses enfants à l'école n'a parfois pas eu de contact culturel avec l'Église. Église qui signifiait autrefois la vie sacramentelle donnée à la paroisse. Beaucoup d'entre eux ont grandi sans point de référence religieux : il y a un nombre croissant de familles séparées, re-composées après un divorce, et les situations conflictuelles sont de plus en plus fréquentes entre les valeurs du foyer et celles annoncées dans l'école.

L'École Catholique devra se considérer comme un lieu d'annonce, de conversion, de nécessaire présentation –respectueuse, mais claire, mais respectueuse- du christianisme face à la diversité. Nous devons continuer d'offrir à ces familles qui ont opté pour l'école comme lieu de croissance religieuse pour leurs enfants, un approfondissement de la foi sans "la délayer".

Je pense que pour l'École Catholique cette situation est un défi qui doit générer une double dynamique :

- D'un côté, il est impératif d'intégrer ces familles, qui s'identifient à la mission de l'école, dans une coresponsabilité évangélique. Ce sont les parents et les élèves qui pourront le mieux évangéliser leurs semblables par le contact interpersonnel, et l'on devrait non seulement les accompagner pour une éducation permanente de la foi, mais les intégrer comme participant de la mission évangélisatrice.
- D'autre part, il est nécessaire d'aller vers les familles qui ne partagent pas notre message. Sur ce thème, nous dédierons le dernier point de notre apport.

III: UNITE DANS LA DIVERSITE pour la communauté éducative en général et pour la communauté de référence de la Communauté Educative

En Corée, pour prendre un exemple extrême, les écoles catholiques ont environ 90% d'élèves bouddhistes. Les parents envoient leurs enfants parce qu'ils pensent que le niveau académique, la discipline sont bons. Les écoles assument respectueusement cette diversité, et évangélisent avec respect. Tenant compte de la distance qu'il y a entre nous et cet exemple, nous devrions prendre acte que nous sommes dans une société sécularisée. De ce fait nous devons témoigner de notre respect à la multitude des croyances qui sont présentes dans nos écoles.

En ce sens, il est toujours nécessaire de trouver un point d'équilibre, pas facile à trouver, entre un respect qui se résigne à ne pas annoncer, et une intention évangélisatrice qui –si elle se perçoit comme une imposition- peut devenir improductive.

L'unité dans la diversité de la communauté éducative s'exprime de manières diverses entre les non-croyants et les croyants d'autres religions. Les pays où nous sommes majoritairement catholiques, nous devons grandir encore dans la connaissance et le respect des croyants d'autres religions. Comme nous avons besoin d'une formation pour mieux comprendre l'identité du laïc, nous avons besoin d'une formation pour le dialogue œcuménique et inter religieux. Ces dialogues ont avancé ces dernières années. Sans une formation adéquate des religieuses et des laïcs impliqués, le dialogue inter religieux et œcuménique peut se convertir en rencontre « light », qui offre une patine d'accords superficiels dans le meilleur cas et dans le pire de confusion synchrétique.

Le lien avec les parents/élèves qui ne partagent pas notre foi, et qui font profession d'agnosticisme ou d'athéisme peut être une attitude d'annonce ou d'accueil, ou bien une subtile condamnation ou exclusion. Aujourd'hui, les collèges catholiques n'excluent plus les familles agnostiques ou divorcées, par exemple, mais ne pas les exclure ne signifie pas que nous soyons passés à des attitudes évangélisatrices. J'ai l'impression que nous sommes dans une espèce de limbe où nous n'excluons personne, mais nous ne faisons rien de spécial pour évangéliser ceux qui ne croient pas.

Cultiver la fraternité et l'amour réciproque est bien un thème clé pour cette portion de la communauté éducative qui ne partage pas pleinement la foi. Notre amour de l'autre doit avoir le respect comme point de départ, mais ne pas imposer ne signifie pas, ne plus aimer la vérité. Si les vérités qui s'imposent à la foi ne paraissent ni sympathiques ni politiquement correctes, cela n'exclut pas que j'ai le droit -et le devoir- d'annoncer la « splendeur de la vérité », qui est toujours la « splendeur de la charité » (*Veritatis Splendor*).

Comment donnons-nous la possibilité à ceux qui ne partagent pas notre foi, de partager cette splendeur de la Vérité-Charité ? Nous avons le groupe missionnaire, ou le groupe de prière, pour les élèves ou les familles qui y adhèrent spontanément. Qu'offrons-nous aux autres ?

Le frère qui ne croit pas ou croie ne pas croire, pratique souvent l'amour chrétien plus efficacement et plus méritoirement que beaucoup d'entre nous qui connaissons les documents ecclésiastiques. La charité concrète, l'amour préférentiel pour les pauvres, est un espace de rencontre auquel nous pouvons convoquer toute la communauté éducative sans exclusion. Ceci, dans la mesure où notre action solidaire n'est pas simplement un travail social, mais une action évangélisatrice en elle-même. La « splendeur de la charité » sera un chemin privilégié d'évangélisation des étudiants et parents d'élèves.

D'autre part, si la communauté éducative n'est pas dans un dialogue d'amour solidaire avec la communauté dont elle fait partie –qui est plus ample que la communauté éducative– une dimension éducative fondamentale se perd. Nous parlons beaucoup de formation intégrale des personnes, mais si l'école reste enfermée dans l'académique, dans la pure annonce et n'inclut pas cette pratique de sortie vers la communauté, elle perd non seulement une dimension de témoignage mais éducative.

Eduquer à la solidarité, promouvoir des projets où les étudiants appliquent ce qu'ils apprennent à l'école au service de la communauté¹, où les familles peuvent s'engager, implique de proposer une éducation aux valeurs pour les croyants et non croyants. Si nous enseignons à nos étudiants à aimer le prochain, peu importe ce qui restera de notre catéchèse, au dernier jour il pourra affronter cet « examen final » auquel nous devons tous nous affronter : « J'étais nu et tu m'as vêtu, j'avais faim et tu m'as donné à manger... » (Mt 25)

Lorsque nous apprenons à aimer le prochain, tôt ou tard le Seigneur se manifeste (« je me manifesterai à celui qui m'aime »), et il se manifestera sûrement à ceux que nos paroles n'ont pas atteint.

En définitive, nous nous proposons de promouvoir des communautés éducatives de laïcs et religieuses responsables de la mission évangélisatrice, qui donnent témoignage de l'amour réciproque, de l'unité dans la diversité, et qui dans le respect de la diversité offrent à tous les membres de la communauté éducative la possibilité d'aimer le prochain concrètement et en vérité.

Buenos Aires, fête de l'Assomption, 2005.

¹ La proposition pédagogique de "l'apprentissage-service". CF. www.clayss.org; www.me.gov.ar/edusol; www.nylc.org